Inrockuptibles
n°446 16 au 22 juin 2004

BUSH PIÉGÉ



L'œuvre de Stefano. Au centre de New York, non loin de l'Empire State Building, un dessin placardé en haut d'un immeuble.

PAR LES IMAGES



Des photos de tortures dans la prison d'Abou Ghraib à la Palme d'or de Michael Moore, les images feront-elles les prochaines élections américaines ?

Peu d'hommes politiques ont suscité comme Bush une telle furie d'images à charge : à cinq mois de l'élection présidentielle américaine, des grands panneaux contestataires poussent sur les murs de New York, un film reposant en partie sur des effets comiques de bêtisier *(Fahrenheit 9/11)* se voit attribuer la Palme d'or à Cannes, les sites Internet fleurissent où partout des militants anti-Bush déploient tout leur talent graphique pour détourner, violenter, se payer George Bush **(p. 36)**. Un documentaire cinglant de William Karel, *Le Monde selon Bush*, est diffusé sur France 2 cette semaine **(p. 32)**. Ne serait-ce qu'à Paris, on peut voir en ce moment deux expositions d'artistes prisés, Wang Du et Gianni Motti, dont quelques œuvres contribuent à retourner contre lui certaines images du Président – soulevant des poids au côté de son *personnal trainer* ou se faisant recoiffer avant d'annoncer au monde le déploiement de ses forces armées en Irak **(p. 34)**. Pour Moore, Motti ou même Wang Du, qui travaille à partir d'images publiées dans la presse, il suffit d'utiliser des images médiatiques de Bush et de les déplacer pour qu'elles deviennent soudainement des brûlots.

A cette prolifération d'images contestataires est venue s'ajouter une autre série d'images, celles des tortures dans la prison d'Abou Ghraib. Des images réalisées dans l'innocence de la lecture commune qui allait en être faite et de l'effet massif (indignation, horreur, colère) qu'elles allaient produire sur l'opinion publique. Des images sans intention, sans projet, qu'il a suffi d'exposer au regard de tous pour que ce qu'elles montrent crève les yeux. Dans l'analyse qu'elle fait ici de leur réception, l'écrivaine américaine Susan Sontag démontre que l'effroi tient en premier lieu à ce que ces images aient pu être prises, et que leur opérateur n'y ait pas vu ce qu'on y voit **(p. 26)**. C'est l'effet paradoxalement salutaire de la grande inflation spectaculaire globale : la surproduction d'images officielles permet des lapsus de communication confondants ; la généralisation des appareils numériques permet à chacun de tout fixer, jusqu'à la preuve de ses propres crimes de guerre. C'est une des particularités de l'ère W. Bush et du tournant dans la relation entre le pouvoir et les images. La caricature, même la plus virulente, y est moins éloquente que le readymade. L'image-clé est là, déjà produite, déjà visible, et il suffisait de la regarder.

Jean-Marc Lalanne

›››